

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel CAMPICHE

Au secours de Dieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 242-244

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Au secours de Dieu

Pour ceux qui viennent d'entrer à l'Université.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la veille de sa Passion, avertit ses disciples que toujours il y aurait des pauvres parmi eux. Et, dès les premiers jours de l'Eglise, les chrétiens remirent leurs biens aux Apôtres, afin que personne ne manquât de rien. Ils continuaient ainsi le ministère de ceux qui, sur les chemins de la Galilée et jusqu'à Jérusalem, assistèrent le Seigneur de leurs soins.

L'Eglise, en effet, poursuit l'incarnation de Jésus-Christ et sa présence ici-bas. Elle est son corps, elle est Lui-même, manifesté et répandu en une société visible, et le Christ s'y trouve présent dans sa divinité et dans son humanité. Les fidèles, chacun selon sa vocation propre et toujours en vue de l'utilité commune, perpétuent cette humanité. Ainsi, par le glorieux ministère des pauvres, Celui qui n'avait *pas un lieu où reposer sa tête*, Celui qui manqua d'argent pour payer le didrachme implore notre secours. Et ce dénuement d'un Dieu *rendu un peu inférieur aux Anges* témoignera en notre faveur ou contre nous au *jour de la colère*.

Le soulagement des pauvres est donc une obligation de la vie chrétienne. Mais comment s'y prendre ? Le moyen, tout anonyme, de l'aumône remise lors d'une quête ne suffit pas, quel qu'en puisse être le mérite. La charité — non pas cette chose atroce qu'entendent les bureaux et qui trop souvent meurtrit au lieu de soulager, — mais l'authentique charité, celle qui émane du cœur de Dieu pour y retourner, en un merveilleux circuit d'amour où nous venons nous insérer, exige un contact personnel. Ce n'est pas de vêtements ou de nourriture que le pauvre a besoin en premier lieu ; il veut sentir avant tout qu'on l'aime, et que l'aide matérielle exprime ce qui ne peut être signifié par des paroles. Hors de la charité exercée au nom du Christ et pour Lui, dans une communication

fraternelle et vivante, on n'aura jamais que des artifices plus nuisibles qu'utiles.

Mais les occasions ne s'offrent pas toujours à la bonne volonté des jeunes gens qui ne sont pas encore engagés dans la vie pratique, et surtout aux étudiants qui ne fréquentent qu'un milieu restreint. C'est pourquoi il existe, exprès pour eux, une société académique, la *Conférence Saint-Vincent de Paul universitaire*. Oh ! n'allez pas vous imaginer une association imposante, une de ces constructions admirables dont le seul défaut est de n'exister que pour ceux qui en font partie. Non ; les *conférences* n'oublient pas la modestie de leurs débuts : sept compagnons entraînés par Frédéric Ozanam, et qui voulaient prouver, en un temps (1833) où les sceptiques annonçaient la fin du christianisme, que la sève du vieil arbre ne cessait de circuler, malgré les apparences contraires. Ces jeunes gens étaient plus riches de charité que d'argent, mais ils savaient qu'il faut *rechercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice*, et que *le reste sera donné en plus*. Pour intercesseur, ils choisirent saint Vincent de Paul, le prêtre au cœur inépuisable qui, au Grand Siècle, disait : « Nosseigneurs les pauvres. » (Ou peut-être furent-ils choisis par le saint ; qui pénétrera le très simple secret des affaires célestes ?) Nous nous efforçons de les imiter ; deux par deux, le plus souvent, nous rendons visite, chaque semaine, à une famille, à *notre* famille. On nous reçoit un instant ; que de réceptions ne valent pas celle-là ! La discussion évoque les soucis, le père menacé de chômage, la mère qui se fatigue à « faire des journées », les enfants qui toussent, l'aîné à l'âge ingrat qui ne veut plus obéir et dont l'instituteur se plaint. Mais il n'y a pas que des soucis ; les pauvres savent partager, et ils associent volontiers à leurs joies ceux qui cherchent à les aider. Ensuite, les visiteurs donnent discrètement quelques bons de vivres qui permettront d'améliorer un peu l'ordinaire. On distribue aussi, en hiver, des bons qui servent à obtenir du bois, pour garnir les fourneaux où il ne brûle, parfois, que ces chétifs débris ramassés dans les chantiers de démolition. A Noël, on y joint quelques cadeaux ; pour les récolter, nous allons tirer les sonnettes au nom de « Nosseigneurs les pauvres ». Des séances régulières et brèves nous réunissent chaque semaine, en présence de l'aumônier de

l'Université, pour ordonner le travail et mettre nos expériences en commun.

Qui le croirait ? nous ferions infiniment plus pour les pauvres qu'ils seraient encore nos créanciers. Ce sont eux qui donnent, par l'exemple de la patience et de toutes les autres vertus qu'il leur faut pour supporter leur état. Au moment d'être arrêté, le diacre saint Laurent, désignant un groupe de pauvres, répondait aux persécuteurs qui le sommaient de livrer les biens qu'il administrait : « Voici les trésors de l'Eglise. » L'aide aux pauvres est un grand moyen de puiser à ces trésors. Les confrères de Saint-Vincent de Paul travaillent, par des actions charitables, à leur propre sanctification. Pour eux, le pauvre est un collaborateur de Jésus-Christ, associé à l'œuvre de leur rédemption.

Ne se trouvera-t-il personne, parmi les nouveaux étudiants, pour venir nous aider ? Nous sommes si faibles et peu nombreux devant une tâche tellement grande. Ne s'adresse-t-elle pas aux jeunes hommes d'aujourd'hui, la question du disciple préféré : *Si celui qui est pourvu des biens de ce monde voit son frère dans la détresse et ne lui ouvre pas son cœur, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui ?*

Michel CAMPICHE, stud. litt.